

*White Forest, Mississippi*

1976

O n était en août et il faisait plus chaud, bizarrement, qu'en juillet; une chaleur lourde, étouffante qui nous laissait poisseux et nous empêchait de dormir même au plus noir de la nuit. Il pleuvait presque tous les après-midi dans le delta du Mississippi, de violents orages dans des ciels gris tendre. La pluie aurait dû nous soulager, mais dès que les nuages se dispersaient, laissant poindre le soleil, une vapeur s'élevait de l'herbe desséchée, du bitume craquelé et des champs bruns et il faisait encore plus lourd. Les gens qui croyaient au vaudou et aux signes affirmaient que cette chaleur était un avertissement. Nous n'étions pas superstitieux à l'époque, mais nous avons tort de mépriser les choses que nous ne pouvions voir.

L'été du bicentenaire, on s'habillait en rouge, blanc et bleu. Les couleurs de nos vêtements bon marché se sont estompées aussi vite que des feux de Bengale brûlant dans la soirée. Les longues journées écrasantes, nous les passions ensemble. On regardait des rediffusions de sitcoms merdiques à la télé, on mangeait des céréales sucrées avec du lait froid pour déjeuner, on lisait des livres piochés dans les étagères poussiéreuses, et on se plaignait de la chaleur, de l'humidité, de l'ennui et de nos vies.

C'était Willet, du haut de ses seize ans, qui râlait le plus fort. « On se croirait dans le cul d'une chienne en chaleur », s'écriait-il au réveil. Ou : « Je transpire comme un mac forcé d'aller au catéchisme. » Il refusait de porter tee-shirts et chaussures. À l'adolescence, les garçons pouvaient se permettre de proférer des grossièretés et de se balader à moitié nus, mais les filles étaient obligées de rester vêtues de pied en cap, et n'avaient pas droit à la vulgarité libératrice. Faute de pouvoir jurer, on geignait. Pansy, qui n'avait que six ans, avait appris l'art de retirer les glaçons de leur bac en plastique dans le freezer. Elle suçait les cubes froids, allongée, immobile comme un cadavre, devant le ventilateur du salon. La chaleur me tapait sur les nerfs. Comme n'importe quelle fille de quatorze ans, je n'avais qu'une envie, qu'il se passe quelque chose de neuf, de différent, d'intéressant ou de scandaleux.

Assise à côté de maman sur le canapé du salon – une vieille monstruosité toute fanée, trop rembourrée, qui appartenait autrefois à sa mère, la grand-mère dont je portais le prénom –, j'ai sorti une mince serviette bleue du panier en plastique pour la plier. Vous vous doutez bien que ni Willet ni Pansy ne s'occupaient jamais du linge. « Où est papa ? Qu'est-ce qu'il fait ? Quand est-ce qu'il rentre à la maison ? Pourquoi il s'en va ? » Mes questions ne s'arrêtaient jamais.

Notre père était parti depuis trois semaines. Il avait disparu la semaine qui avait suivi la fête du 4 Juillet de notre ville, au cours de laquelle je m'étais rendue malade à force de bouffer des hot dogs et de la nougatine, Willet avait failli perdre un doigt en allumant une chandelle romaine et Pansy s'était endormie sous le chêne vert devant le tribunal. L'absence de papa n'était pas inhabituelle. Il lui arrivait souvent de s'éclipser un certain temps – voyages d'affaires, disait-il –, cependant la nature

exacte de sa profession restait floue. Il n'était pas comme les autres pères. Il ne passait pas ses journées en costume cravate derrière un bureau. Il ne s'asseyait pas devant la télé avec un verre de whisky en rentrant le soir. Il ne tondait pas la pelouse le week-end, il ne bricolait pas dans le garage. Il ne s'intéressait pas aux infos du jour. Papa vivait dans le passé, dans un univers souterrain saumâtre, celui des légendes et de la tradition. *Tout ce qui peut se passer en ce monde s'est déjà produit*, nous disait-il. *Il n'y a rien de nouveau*. Il apparaissait et disparaissait sans prévenir. Nous étions censés être contents de le voir, et en général nous l'étions. Papa était charmant, comme les hommes malhonnêtes sont obligés de l'être, et trop beau pour son propre bien. Il ressemblait à s'y méprendre à Paul Newman. Il le disait lui-même.

Cet été-là, avec tonton Chester, ils ont arrosé tout le Sud de faux billets. Ils ne s'en cachaient pas. Ils rinçaient des coupures de cinq dollars jusqu'à ce qu'elles prennent une teinte gris pâle, puis imprimaient dessus des billets de cinquante et de cent. Papa était fier de leur œuvre. Les billets de cinq constituaient une base idéale, ils n'étaient pas aussi mous que ceux d'un dollar. Avec un billet de cent trop mou, les gens risquaient de se méfier, disait-il. Ensuite, ils blanchissaient cet argent en le dépensant. Par exemple, ils achetaient quelques centaines de dollars d'appareils divers puis les rapportaient au magasin. Le remboursement se faisait en argent véritable. Les caissiers ne détectaient pas les faux billets. Au pire, ils passaient un stylo de la banque sur les plus gros, mais ce procédé ne révélait que les faux réalisés sur du mauvais papier; papa partait d'une base saine.

Parfois, papa et tonton Chester vendaient leurs billets. Des hommes en délicatesse avec la justice ou incapables de trouver

un emploi régulier se présentaient chez nous pour demander à investir dans des œuvres d'art. Papa leur prenait vingt-cinq dollars pour un billet de cinquante, quarante pour un billet de cent. Maman détestait ça, quand on recevait ces types, elle abhorrait leur regard aux abois et leurs mains crasseuses. Ils avaient une façon de traîner les pieds et de marmonner qui la rendait folle, ou presque, et elle a supplié papa de trouver une autre occupation ou du moins d'éviter de ramener son commerce de faux à la maison. *On a des enfants*, lui rappelait-elle, comme s'il risquait de l'oublier. De fait, cela semblait possible qu'il oublie notre existence lors d'un de ses longs voyages. Je n'aimais pas ça quand papa s'en allait.

Souvent, je harcelais maman au sujet des absences de papa, je voulais savoir quand il allait rentrer. Willet me grondait, me disait de ne pas poser de questions auxquelles il n'y avait pas de réponses. Il protégeait maman, même avant que ça dégénère vraiment.

Maman m'a arraché la serviette des mains. Elle détestait que je me mette à la souler avec papa. Elle n'en savait pas plus que moi. « Ça suffit, Roberta Lynn. »

Maman était la seule à m'appeler par mon prénom complet. J'en avais horreur. C'était un prénom démodé : on aurait dit celui d'une fille destinée à faire carrière dans la country ou à pondre plus tard des enfants à la chaîne. Or je chantais faux, et je ne rêvais pas du tout de maternité. Je préférais de loin qu'on m'appelle Bert. J'étais un garçon manqué, et je passais mon temps à tenter de rivaliser avec mon frère. À une époque où les jupes longues et les chemisiers en vichy étaient de rigueur, je portais des salopettes et des tee-shirts délavés. Willet me traitait de camionneuse. Je n'étais pas sûre à cent pour cent de comprendre

ce qu'il voulait dire, mais je pigeais l'idée générale. C'était une insulte, mais elle ne me dérangeait pas.

Quand maman en avait marre, quand elle n'en pouvait plus de nos jérémiades et de mes questions incessantes, elle nous fichait dehors. « Je veux pas voir une seule de vos taches de rousseur avant le dîner, vous m'entendez ? »

Elle piquait surtout ce genre de crises quand papa restait absent trop longtemps. On attrapait deux, trois affaires au vol et on filait, laissant la porte claquer violemment derrière nous, car le bruit rendait maman folle.

Une fois en exil, on allait toujours au même endroit, la carrière interdite et abandonnée, une expédition de plus de trois kilomètres sur le bitume brûlant, dans la poussière étouffante. Le soleil miroitait comme une tache d'essence. Il avait le chic pour faire voir des choses aux gens, des trucs qui n'étaient pas là, ou peut-être plus là. Cette journée d'août où il faisait si chaud, Pansy a juré qu'un chien sauvage bondissait vers elle depuis les bosquets de la plaine alluviale. Willet a tendu le pouce pour arrêter une camionnette fantôme. Un corps sec et frais a glissé sur mon pied nu : un mocassin d'eau en quête d'humidité. En arrivant à la carrière, nous avons continué de marcher tout droit et nous avons sauté du bord pour couler à pic dans l'eau froide et sombre – une mort minuscule, ce premier plongeon.

Papa prétendait que la carrière faisait un kilomètre et demi de profondeur. Parfois, il nous racontait des histoires sur l'époque où elle avait été creusée, nous expliquant comment les hommes qui avaient extrait ces pierres avaient souffert et étaient morts. Il nous mettait en garde contre cette carrière et les bois qui l'entouraient. « C'est un lieu maléfique, concluait-il. Le diable vous y trouvera. »

Nous ignorions ses avertissements, trop attirés par l'eau fraîche.

Plus tôt dans l'été, Willet avait accroché une vieille corde à un chêne vert. Tour à tour, on s'y suspendait avant de se balancer au-dessus de l'eau puis de s'y laisser tomber, plongeant plus profond chaque fois.

Le country club, en ville, avait une piscine pleine d'eau fraîche, propre, chlorée, mais nous n'étions pas membres et ne le serions jamais. Papa disait qu'il était maléfique aussi, pour d'autres raisons. C'était un endroit où des hommes blancs jouaient au golf et fumaient le cigare, où des femmes blanches déjeunaient de salades de poulet, où des enfants blancs se baignaient et mangeaient des sandwiches à la crème glacée. Nous étions blancs, mais pas du même blanc. Papa affirmait que ce n'était pas bien de nager dans un lieu dont tant de gens étaient exclus.

Avant, il y avait une piscine municipale, mais des types y avaient jeté des bouteilles de verre brisées pour protester contre la mixité raciale. Nous y nagions en chaussures mais, même comme ça, nous ressortions avec des coupures aux jambes et aux bras. Des filets rouges flottaient dans l'eau chlorée. Finalement, la ville a décidé qu'il valait mieux que personne ne nage plutôt que de laisser les enfants noirs et les enfants blancs barboter ensemble. Alors ils l'ont vidée et l'ont revendue à un concessionnaire de voitures d'occasion. La carrière était notre seule alternative.

Nous plongeons dans les eaux interdites. Nous tentions d'atteindre le fond. Plonger nous donnait le tournis et nous épuisait. Pansy s'en fichait, de la profondeur. Seule comptait l'eau fraîche.

C'était la plus intelligente, celle qui avait de la chance. Elle était censée commencer l'école quelques semaines plus tard,

ce qui ne la ravissait guère. Elle n'était jamais allée à la crèche ou chez des baby-sitters. Maman l'avait inscrite à la maternelle l'année d'avant, mais Pansy avait piqué une crise. Papa a décrété qu'elle était déjà plus futée que la moitié des enfants de la ville et qu'elle n'avait pas besoin d'une année supplémentaire sur les bancs de l'école. Maman l'a laissée rester à la maison. C'était comme ça, avec Pansy. Elle obtenait tout ce qu'elle voulait. Je peux vous dire que maman ne nous aurait jamais gardés à la maison un an de plus, Willet et moi. Mais Pansy allait bientôt devoir quitter les jupes de maman à son tour. La maternelle, c'était facultatif. L'école primaire, obligatoire. Elle aurait beau piquer toutes les crises qu'elle voudrait, il allait bien falloir qu'elle aille en classe comme nous autres.

Maman appelait Pansy son petit miracle, parce qu'elle était arrivée par surprise alors que nos parents pensaient en avoir fini avec tout ça. Elle ne s'était pas vu refourguer le prénom d'une personne morte, contrairement à Willet et moi, mais elle était entrée dans le monde de la même façon que nous.

Nous ne sommes pas nés à l'hôpital. Papa ne faisait pas confiance aux instruments froids et stériles. Il ne se fiait pas aux médecins et aux infirmières. Il ne croyait pas aux médicaments. C'est contre nature, disait-il. Nous sommes nés sur un édredon moelleux. Et les mêmes mains qui avaient cousu l'édredon nous ont tiré du ventre de notre mère. Nous avons été mis au monde par notre mamie Clem. Nous n'étions pas les seuls.

Mamie Clem savait y faire avec les femmes enceintes. Elle connaissait les herbes à leur donner pour atténuer la douleur et les gestes pour accélérer les contractions. Elle savait faire se retourner un bébé qui se présentait par le siège en massant le dos de la mère tout en plaçant en elle une main chaude. Elle savait

d'autres trucs, aussi, des trucs plus obscurs. Parfois, les femmes venaient la trouver avec des grossesses imprévues, dont elles ne voulaient pas. Mamie Clem les renvoyait chez elles avec le nécessaire pour se préparer une semaine de tisanes corsées à la menthe pouliot, à la tanaïs, à l'écorce de racine de coton, et Dieu sait quoi d'autre. La plupart du temps, la tisane provoquait le retour des saignements et l'utérus des femmes se vidait, mais quand ça ne marchait pas, mamie Clem prenait des mesures plus drastiques. Elle savait comment enfoncer une longue tige d'acier dans le col de l'utérus pour éliminer la grossesse. Pour beaucoup de femmes, mamie Clem représentait le dernier espoir.

L'avortement était déjà légalisé, mais les cliniques se trouvaient à plusieurs heures de route et elles étaient souvent envahies par les protestataires et les caméras des journalistes. Les femmes riches se rendaient dans le privé ou prenaient l'avion vers des régions où les cliniques étaient moins rares et où elles pouvaient s'en remettre dans un bel hôtel avec room-service. Les pauvres et les lycéennes se débrouillaient avec les cliniques locales quand elles pouvaient y accéder, se chargeaient elles-mêmes du problème ou recouraient aux services de personnes comme mamie Clem. Maman n'approuvait pas l'activité d'avorteuse de mamie Clem, mais papa disait que sa mère accomplissait l'œuvre de Dieu. D'après lui, on ne devrait jamais laisser naître un enfant dans un monde qui ne veut pas de lui.

Même si maman et papa n'avaient pas planifié la naissance de Pansy, ils voulaient d'elle, très fort. La grossesse a été difficile. Maman a pris plus de poids pour Pansy que pour Willet et moi. Ses pieds ont enflé et elle a eu des éruptions noirâtres sur le visage. Nous trouvions des mèches de ses cheveux entre les coussins du canapé et dans le panier à pain. Quand les contractions

sont arrivées, elle s'est mise à hurler comme un animal blessé. Papa a demandé à Willet de me surveiller et il a traîné maman jusqu'à son pick-up. Elle pouvait à peine marcher, elle avait les genoux qui flageolaient et elle traînait les pieds.

Willet a passé un bras autour de moi tandis qu'ils s'éloignaient. « Tout va bien se passer, Bert. » Il ne pouvait pas le savoir, et il devait avoir peur lui aussi. À dix ans, il avait pris sa responsabilité au sérieux : me rassurer. Ça s'est passé en pleine nuit et nous savions que nous n'allions pas dormir. Nous avons mangé du beurre de cacahuète sur des crackers et bu de la root beer, un soda avec des glaçons. Willet m'a appris à jouer au gin-rami.

L'accouchement de maman a duré près de vingt heures. Mamie Clem lui a fait sucer du peyotl pour soulager ses douleurs et évacuer les associations néfastes. C'est sous l'influence du peyotl que maman a lâché le nom de sa fleur préférée, la pensée, dans un fou rire, après avoir enfin accouché. *Pansy*. Le prénom est resté. Quand je lui ai demandé comment elle aurait appelé Pansy si elle n'avait pas été aussi défoncée, maman a répliqué que Pansy était Pansy et n'aurait jamais pu être quelqu'un d'autre.

Dès sa naissance, Pansy a été bizarre, différente de nous sur presque tous les plans. Elle est née avec une chevelure fournie, des cheveux rêches et noirs, et un hâle irrégulier. Une grosse tache de naissance mauve s'étalait sur sa cuisse gauche. Sur nos photos de bébé, Willet et moi étions chauves et pâles comme de la glace à la vanille.

Pansy avait les yeux en amande, vert sauge et écartés, tandis que les nôtres étaient ronds et couleur chocolat au lait. Elle est née avec des dents, quatre, qui dépassaient de sa mâchoire inférieure. Mamie Clem a décrété que ça signifiait qu'elle était exceptionnelle, puissante; c'est sûr qu'elle semblait exercer

un pouvoir sur notre père. Quand il la tenait dans ses bras, il passait le pouce sur sa tache de naissance comme si cette marque mauve était une espèce de signe divin.

Pendant ses premiers mois chez nous, Pansy n'a fait que pleurer. Elle avait l'air contrariée. Elle dormait rarement. Quand maman tentait de lui donner le sein, elle refusait de manger ou serrait de toutes ses forces avec ses dents grotesques jusqu'à lui faire pousser un cri de douleur. Maman est passée au biberon, mais seule la marque la plus chère parvenait à satisfaire Pansy. Papa disait qu'à force d'être nourrie ainsi, elle allait tous nous mettre à la rue avant son premier anniversaire, mais il n'avait pas l'air de s'en formaliser. En fait, il semblait plutôt fier. Quand elle est passée aux aliments solides, ça n'a pas aidé. Petite, elle était si difficile que maman avait peur qu'elle finisse par souffrir de malnutrition. Pendant que nous mangions des légumes en bouillie et du pain de maïs, Pansy avait droit à du beurre de cacahuète sur du pain blanc. Pendant qu'on s'étouffait avec du chou farci trop gras, garni de steak haché et d'oignon, Pansy avait droit à des nuggets de poulet avec des frites. Si quelqu'un tentait d'insister pour qu'elle mange la même chose que nous, elle piquait des crises si violentes que son visage devenait violet. Maman lui frottait le dos tandis qu'elle s'étranglait dans ses hoquets.

Ça sautait aux yeux du premier venu que maman et papa préféraient Pansy. Willet et moi, on était des enfants ordinaires, mais Pansy était magique. Quand papa était à la maison, il chantait des chansons douces que nous n'avions jamais entendues et la trimballait partout comme un objet précieux. Tous les matins, sans faute, maman lui apportait un verre de lait chocolaté au lit. Pansy refusait de se lever sans cette faveur, et maman se pliait à ses exigences – alors que Willet et moi n'avions pas le droit

d'apporter de la nourriture dans nos chambres. Dès mon plus jeune âge, je participais un peu aux tâches ménagères, mais Pansy n'a jamais levé le petit doigt à la maison. Je ne vais pas prétendre que ça n'était pas blessant, de voir maman et papa s'extasier devant Pansy, de devoir passer en second alors que j'étais leur première fille. Par moments, j'aurais voulu que Pansy disparaisse, qu'elle ne soit jamais née. Des pensées honteuses, émanant d'une enfant mesquine, mais bon.

Rien n'expliquait pourquoi nos parents choisissaient de céder si souvent et de si bonne grâce aux caprices de Pansy. D'abord, j'ai cru qu'ils avaient de la peine pour elle parce qu'elle était si laide, avec ses cheveux de vieillard, sa peau marbrée et ses dents de bébé bizarres. Mais les cheveux rêches sont tombés, et à la place sont apparues des boucles brunes soyeuses et rebelles. Elle a perdu ses dents de naissance, et son teint s'est unifié et adouci si bien qu'on avait envie de toucher sa peau. Même moi, je le voyais. Je l'aimais autant que je lui en voulais. Elle était magnifique. Qui ne préfère pas une belle enfant à une gamine ordinaire ?

Pansy faisait la planche, immobile comme une bûche à la surface de l'eau profonde. Sa peau était bronzée, comme toujours à la fin de l'été. Willet et moi, on prenait des coups de soleil, on pelait et on avait des taches de rousseur, mais la peau de Pansy absorbait le soleil. Tout le monde voulait bronzer à cette époque, et je lui enviais son teint. Tout semblait facile pour Pansy. Elle pouvait faire la planche pendant des heures. Parfois, elle s'endormait. Je ne pouvais pas flotter pendant dix secondes sans relever la tête pour regarder autour de moi, craignant de louper un truc important. Willet ne tenait pas en place. Il se jetait à l'eau encore et encore, poussant des hurlements de Tarzan ou des ululements

de sorcière avant de sauter. Seule Pansy semblait en paix sur l'eau. Elle faisait confiance au monde pour la soutenir.

Nous nous sommes éclaboussés pendant des heures, et au milieu de l'après-midi, je crevais la dalle.

« Je pourrais bouffer un alligator », a déclaré Willet.

Pansy n'a pas ouvert les yeux.

« Moi ça va.

– On devrait t'appeler Pissenlit, plutôt que Pansy, a dit Willet.

Un jour le vent va t'emporter d'un coup.

– Oh, la ferme. »

La voix de Pansy était aussi calme que l'eau.

« Il y a des baies sauvages de l'autre côté de la route, a fait Willet.

– Et si elles sont toxiques ? »

Je suis une anxieuse de naissance.

« C'est des mûres, les mêmes qu'au supermarché. »

Nous avons dit à Pansy que nous revenions tout de suite. Nous n'avons pas hésité une seconde à laisser notre petite sœur de six ans dans un plan d'eau profond au milieu de nulle part. C'était une bien meilleure nageuse que nous le serions jamais, l'un comme l'autre. Nous nous disions qu'elle était magique, et, comme la plupart des enfants – zut, comme la plupart des gens –, nous pensions surtout à notre pomme.

J'ai suivi Willet vers les buissons, qui poussaient en hauteur dans une clairière située un peu trop loin dans les bois à mon goût, mais ma faim l'a emporté sur ma peur. Les mûres noires étaient charnues et sucrées, et nous les avons dévorées à toute vitesse, à mesure que nous les cueillions.

Willet s'est essuyé les mains sur son short et a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule.

« Je reviens, a-t-il dit.

– Me laisse pas toute seule ici !

– Je reviens tout de suite ! »

Je l'ai suivi jusqu'à ce qu'il se retourne pour me signifier que je me comportais comme un bébé. Je suis restée en arrière et j'ai attendu. Le craquement des branches sous les pas de Willet s'est affaibli. Une discrète odeur de fumée sucrée planait dans l'air et j'ai pris ça pour l'arôme persistant d'un feu allumé par des boy-scouts ou par une famille évitant les prix du camping municipal. Les baies ont gonflé furieusement dans mon estomac. J'ai frotté mon ventre douloureux et souhaité très fort que Willet revienne. J'ai fermé les yeux et compté, me disant qu'il serait là quand j'arriverais à dix, puis vingt, puis cinquante, puis cent. Mon maillot de bain trop petit me rentrait dans les fesses en séchant. J'ai tiré dessus, en colère contre maman parce qu'elle ne m'en avait pas acheté un nouveau cet été. Des nuages se sont amoncelés, plongeant la clairière dans la pénombre. Une nuée de moucherons s'est rassemblée devant mon visage et j'ai agité les mains pour éviter d'inhaler ces enquiquinantes créatures. Le ciel, qui avait été bleu et dégagé toute la matinée, a viré au gris menaçant. J'en avais assez.

« Willet ! ai-je crié. Willet, c'est pas drôle ! »

Les grands arbres ont englouti ma voix. On aurait cru un de ces cauchemars où on appelle à l'aide sans parvenir à produire un seul son. Un vent chaud a parcouru les bois, faisant bruisser les feuillages. Des nuages gris foncé cachaient le soleil. La première grosse goutte de pluie s'est écrasée sur mon épaule nue. J'ai appelé Willet encore une fois, puis je me suis mise en marche dans la direction où il avait disparu. Un roulement de tonnerre a retenti. La pluie s'est mise à tomber à torrents lourds et aveuglants et

la poussière sous mes pieds s'est changée en boue. C'était un violent orage.

Plus haut, devant moi, quelque chose a bougé. C'était quelqu'un qui filait parmi les arbres.

« Willet ! » J'ai couru après la silhouette qui s'échappait, pré-méditant déjà ce que je dirais à maman en rentrant à la maison. « Tu vas avoir de gros ennuis ! »

Il faisait de plus en plus sombre. Je dérapais sur la boue et les feuilles mortes. J'ai mis mes mains devant moi pour éviter de rentrer la tête la première dans les arbres autour de la clairière, qui semblaient surgir de nulle part. Il y avait de forts coups de tonnerre et la terre tremblait. Je m'étais déjà fait surprendre par le mauvais temps, mais c'était pire que tout ce que j'avais vu de ma vie. La pluie était si drue qu'on aurait cru pouvoir l'attraper par poignées. Les nuages gommaient complètement la lumière. Au moment où la foudre a zébré le ciel, il faisait aussi noir qu'en pleine nuit. À la lueur de cet éclair, j'ai vu une créature obscure traverser la clairière d'un pas titubant. Elle était penchée en avant. Elle portait des vêtements mal ajustés, en lambeaux, et avec l'éclat de la foudre, sa peau m'a paru de la même couleur que l'argile de la carrière – un gris verdâtre et lisse. Elle m'a fait penser aux trolls dans les contes pour enfants. La créature portait quelque chose dans ses bras, un truc trop gros pour être trimballé dans les bois en plein orage. Je me suis complètement figée, espérant passer inaperçue. Je respirais à peine. Lorsqu'un nouvel éclair a fendu le ciel, j'ai tenté de repérer de nouveau la créature, mais elle avait disparu. Je suis restée immobile sous l'averse, trop effrayée pour avancer ou reculer. Qu'avais-je vu ? Un monstre, ou un vagabond ? Était-ce le diable en personne ? Est-ce que papa avait raison de dire que ce lieu était le sanctuaire de Satan ?

Tout semblait possible au milieu de cet orage phénoménal. J'ai pensé à Margaret Halsey, une camarade de classe qui avait dit à sa mère qu'elle allait dormir chez une copine, mais était en fait allée passer le week-end avec son copain sur le terrain de chasse des parents du garçon, non loin de ces bois. Margaret refusait de révéler ce qui s'était passé, mais elle était revenue changée, et pas en mieux. Certains disaient qu'une bande de petites brutes l'avaient violée avec le canon d'un fusil de chasse. D'autres, qu'elle avait trop bu et laissé son copain et les amis de celui-ci lui faire ce qu'ils voulaient, et qu'elle avait adoré ça. Les gens l'évitaient, comme si ce qu'elle avait vécu pouvait se transmettre. Si ça lui était arrivé, ça pouvait m'arriver aussi. Elle avait été touchée par le mal, et je ne voulais rien avoir à faire avec. Si je ne bougeais pas du tout et ne faisais pas de bruit, peut-être le mal allait-il m'ignorer.

L'averse s'est calmée. Les trombes d'eau se sont changées en gouttelettes. Les nuages se sont dispersés et de tendres doigts de lumière ont commencé à percer dans le ciel. De la vapeur s'élevait des arbres, et la buée a dissipé mes peurs irrationnelles. Je me suis dit que j'étais idiot, que je me faisais des idées.

« Willet ! » ai-je crié.

Comme il ne réapparaissait pas, j'ai repris le sentier menant à la clairière. Willet devait s'y trouver, se demandant sans doute ce que je fabriquais. Peut-être que je l'avais loupé dans l'orage, ou peut-être qu'il avait fait un détour et était rentré par un autre chemin. Je me suis secouée comme un chien mouillé, et des gouttes d'eau ont jailli de mes cheveux et de ma peau. J'avais les mains violettes à cause des mûres. Quand je suis sortie des bois, le soleil m'est tombé dessus avec une clarté aveuglante. Toute la fraîcheur apportée par la pluie a disparu, se muant en sueur

collante entre mes cuisses. L'eau de la carrière était calme et paisible. J'ai fait le tour, m'attendant à voir Willet émerger des bois ou même de l'eau profonde, haletant d'avoir retenu sa respiration trop longtemps. Dans la chaleur montante, c'est Bubba Speck qui est apparu. Je n'arrivais pas à deviner d'où il sortait ; soudain, il était là. Bubba était torse nu, et même à seize ans, c'était clair qu'il deviendrait gros à l'âge adulte. Son ventre grassouillet pendouillait par-dessus son short et il avait plus de seins que moi – les miens commençaient à peine à s'annoncer au monde.

Quand on était plus jeunes, Bubba et Willet étaient très amis. Ils avaient une passion commune pour la construction. Ils aimaient tout particulièrement fabriquer des engins explosifs à partir de pièces de voitures, de bouts d'allumettes et de produits ménagers. En cinquième, ils avaient fait exploser une petite bombe dans les toilettes des filles du collège. Le principal avait déclaré aux infos locales que c'était seulement par la grâce de Dieu qu'il n'y avait pas eu de blessés. La grâce de Dieu, c'était un truc en quoi beaucoup de gens croyaient, à l'époque. Je l'ai hélé.

« Qu'est-ce que tu fais, Bubba ? »

Il a jeté un caillou dans l'eau calme de la carrière.

« T'as vu Willet ? »

Il a lancé un autre caillou. C'était comme s'il ne m'entendait pas, comme si je n'étais même pas là.

« T'as pas le droit de m'ignorer, Bubba Speck ! »

Bubba a levé la tête et désigné un point dans le ciel. J'ai suivi son doigt du regard, mais je n'ai rien remarqué, si ce n'est les nuages qui se dispersaient et le soleil d'un blanc aveuglant. Mes yeux se sont encombrés de points brûlants qui éclataient puis devenaient noirs. Lorsque j'ai recommencé à y voir normalement, Bubba avait disparu.

Entre Willet et Bubba, je ne savais pas quoi penser. Pourquoi étaient-ils si méchants avec moi ? Je ne voyais pas ce que j'avais bien pu faire pour mériter un traitement pareil. J'ai décidé d'ignorer Willet pendant au moins une semaine, et de raconter à maman qu'il m'avait abandonnée dans les bois et s'était caché quand je l'avais appelé. J'étais en train de dresser la longue liste de mes griefs envers mon frère quand j'ai pris conscience que quelque chose n'allait pas.

Pansy ne flottait pas sur le dos dans la carrière à l'endroit où nous l'avions laissée. Pansy n'était pas assise sur le bord, les pieds dans l'eau comme elle le faisait parfois. Pansy n'était pas sur le chemin qui menait aux bois. Pansy n'était pas en train d'escalader le chêne avec la corde pour se balancer. Pansy n'était nulle part. Les baies que j'avais mangées me sont remontées dans la gorge. J'ai vomi une purée tiède de fruits sucrés, m'éclaboussant les pieds.

J'ai appelé Pansy. J'avais l'impression d'avoir passé l'après-midi à crier le nom de gens qui ne répondaient pas.

« Willet ! Bubba ! Pansy ! »

Je les ai appelés très fort à plusieurs reprises, mais rien. Je m'accrochais à l'idée qu'ils étaient en train de me jouer un tour. D'une minute à l'autre, ils allaient surgir de derrière un arbre et se moquer de moi parce que je m'étais fait du mouron. Mais ils n'ont pas reparu, et on aurait dit que même les oiseaux avaient sombré dans le silence. Le soleil, brillant, chaud et implacable, s'est mis à descendre dans le ciel.

On approchait de l'heure du dîner, et j'ai pensé à maman qui devait être en train de faire cuire du pain de maïs ou de remuer une casserole de haricots cornilles. Peut-être que Willet et Pansy s'étaient mis en route sans moi. Peut-être qu'ils me

donnaient une leçon. Je me suis repassé mentalement la semaine précédente en tentant de comprendre ce que j'avais fait pour les braquer contre moi. Mais à la place, j'ai établi une longue liste des affronts que j'avais subis. Quelqu'un avait mangé le biscuit que j'avais mis de côté pour mon petit déjeuner. Pansy m'avait flanqué un coup de pied assez fort pour me faire un bleu quand je lui avais demandé de trier son linge sale. Willet m'avait traitée de petite sottie. Des doléances banales entre frères et sœurs, mais voilà que je me retrouvais seule, abandonnée, pour une raison qui m'échappait complètement. J'avais la poitrine serrée et lourde, la tête qui tournait, et j'avais honte. Je ne savais pas pourquoi. Mon visage était en feu, mais mes bras étaient hérissés par la chair de poule, comme si j'avais froid. N'ayant pas d'autre choix que de rester poireauter là ou d'avancer, j'ai pris la direction de la maison. J'étais à mi-chemin, sur cette portion de route chaude, sans une trace d'ombre, quand j'ai entendu Willet m'appeler. Toute la colère qui me restait contre lui s'est évaporée. Je m'étais pratiquement convaincue que le monde entier avait disparu pendant cet orage et qu'en passant la porte de la maison, j'allais constater que maman avait disparu aussi et qu'aucun dîner ne mijotait sur le gaz. Quand Willet m'a rattrapée, j'ai enroulé mes bras autour de lui comme un singe atèle. Sa peau avait une odeur âcre et sucrée, un parfum bizarre émanait de sa sueur.

« T'étais où ? »

– Bon Dieu, Bert, je suis juste là. »

J'ai commencé à lui raconter l'orage et la créature dans les bois et Bubba, mais il m'a interrompue.

« Et Pansy, elle est où ? »

– Je croyais qu'elle était avec toi.

– Mais pourquoi elle serait avec moi, putain ? Elle était dans la carrière. »

Willet avait le visage luisant de sueur. Ses pupilles lui mangeaient les yeux.

À ce moment-là, ma gorge s'est vraiment serrée, et j'ai eu la sensation d'étouffer. Tout s'est mis à tourner et à devenir noir, jusqu'à ce que le monde ne fasse plus que la taille d'un trou de serrure. Je me suis cramponnée au bras de Willet pour éviter de tomber.

« Peut-être qu'elle est repartie sans nous. »

Pansy n'était jamais rentrée toute seule.

Willet m'a secouée si fort que je me suis mordu la langue. Le goût métallique du sang s'est répandu dans ma bouche.

« Comment t'as pu la laisser ? »

Il postillonnait.

« Je croyais qu'elle était avec toi. Je croyais que vous me jouiez un tour.

– Faut qu'on y retourne.

– Mais c'est presque l'heure du dîner. Maman va s'inquiéter.

– S'inquiéter ? Si on rentre sans Pansy, elle va devenir folle, oui ! Putain, Bert, dis pas n'importe quoi. »

Je n'avais pas les idées claires. En général, c'était moi la plus réfléchie. Pansy était petite, et elle avait encore une prédilection pour les idées fantaisistes, les amis imaginaires, et les brusques sautes d'humeur. Willet était imprévisible, sauvage et indomptable comme le sont souvent les garçons à qui on laisse trop de libertés. Je respectais les règles. Ça le rendait fou. Il m'avertissait que je me préparais une existence de vieille fille. *Les mecs détestent ce genre de conneries, c'est comme ça qu'il le formulait.* Il avait le chic pour aller droit au but, sauf

que là, il semblait incapable de se concentrer. Le monde tournait dans le mauvais sens, et je me suis demandé si les baies qu'on avait mangées étaient toxiques, si tout cela n'était qu'un délire dû à la fièvre. Nous sommes restés à nous engueuler bien trop longtemps en plein milieu de la route. Le soleil approchait à présent de l'horizon. Finalement, Willet m'a ordonné de rentrer à la maison. Il est retourné vers les bois, vers la carrière où nous avons vu Pansy pour la dernière fois. J'ai frissonné quand m'est revenue une image de la créature que j'avais aperçue, mais Willet était déjà loin. Je ne l'ai pas rappelé. Je ne l'ai pas prévenu. Je n'avais pas confiance en ce que j'avais vu, et en plus, je savais que Willet n'allait pas croire une histoire abracadabrante sur un monstre dans les bois.

« Sois prudent », ai-je murmuré, bien que je sache qu'il ne pouvait pas m'entendre.